

De-ci, de-là...

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses**

Band (Jahr): **13 (1925)**

Heft 207

PDF erstellt am: **25.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-258531>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Environ quatre cents femmes venues de tous les points de l'immense territoire des Etats-Unis, étudièrent d'abord les causes des guerres, écoutant des discours de magistrats, de généraux, d'hommes de loi, de professeurs, etc., discours bourrés de faits et éclairés par les vivantes discussions auxquelles chacune prenait part.

Les causes de la guerre, telles qu'elles ressortirent des discours et des discussions, peuvent être divisées en causes psychologiques, économiques, politiques et sociales. *Causes psychologiques*: craintes, soupçons, avidité, amour de la domination, ambition, vengeance, jalousie et envie. *Causes économiques*: impérialisme agressif, rivalités économiques, protection par les gouvernements des intérêts privés à l'étranger au mépris de l'intérêt général, excédent de population, profits espérés de la guerre et violation des droits des populations non encore civilisées. *Causes politiques*: principe de l'équilibre des puissances, traités secrets ou injustes, violation de traités, mépris du droit des minorités, politique de parti, approbation des politiciens et organisation des Etats en vue de la guerre; bref, politique générale inefficace ou néfaste. *Causes sociales*: nationalisme exagéré, compétition des armements, antagonisme des religions et des races, apathie générale, indifférence, ignorance, inégalités sociales, manque d'idéal et de culture spirituelle, et psychologie favorable à la guerre, créée, entre autres, par les cinémas, les livres scolaires, l'influence familiale et la presse.

« Les hommes dérivent vers la guerre, les nations doivent mettre le cap vers la paix. Cette dérive débute par le désir des classes aisées de conserver leur fortune; ces classes aisées entraînent le gouvernement le plus fort, ainsi que ses alliés, et le pays finit par être impuissant à réfréner ses appétits de violence. » La part importante prise dans les déclarations de guerre par les grandes puissances coloniales qui contrôlent la production des produits bruts, tels que le caoutchouc, le chanvre, l'ivoire, la vanille, les épices, le café, le thé, le cacao, etc., fut aussi mentionnée par divers orateurs. « Les produits bruts devraient appartenir à tous les peuples de la terre et non à quelques privilégiés. » Finalement, la Conférence préconisa l'accès des ressources naturelles et des matériaux bruts essentiels et l'établissement de lois équitables concernant le commerce et l'industrie.

« L'insécurité, née de la grande guerre, a engendré à son tour les craintes et les soupçons, et les armements issus de la peur font naître la peur; c'est un cercle vicieux, s'écria un orateur. »

Si les causes de la guerre sont nombreuses, non moins nombreux sont les moyens de la prévenir. C'est à cette conclusion qu'arriva la Conférence, qui fut unanime à se rallier au principe d'un tribunal suprême des nations et à la codification d'une loi internationale punissant comme un crime la déclaration de guerre. La Conférence reconnut aussi que la Société des Nations était l'instrument rêvé pour accomplir les vœux des femmes américaines, bien qu'elles

prennent fâcheusement, et l'électeur que l'on devait gagner s'éloigne souvent en ennemi. »

(On avouera que cette vision antique ne manque pas à certains égards d'être assez moderne!)

... Mais revenons à notre Julius Polibius. Celui-ci donc, au cours d'une promenade électorale, aperçoit, peinte sur le mur de la taverne l'inscription où Zmyrina le recommande aux suffrages. Notre candidat est sans doute un homme austère, — ou du moins réputé tel. (En réalité, il est peut-être de ceux qui usent dans certaines circonstances du petit capuchon dont nous avons parlé). Quoi qu'il en soit, à la vue de l'inscription, il a un geste indigné: Quoi! une fille se permet d'intervenir pour lui, et de quel droit? Une telle recommandation est tout simplement désastreuse. Que va-t-on penser de lui? Qu'il est un pilier de cabaret, un familier des créatures de mauvaises mœurs. Si son épouse apprend la chose, c'est peut-être une scène de ménage en perspective. Aussi notre homme n'hésite pas: sur son ordre, un coup de pinceau a vite fait de recouvrir le nom indésirable, — mais celui-là seul.

Car, — remarquons-le, — le reste de l'affiche a été laissé apparent. Et cela sans doute sur les instructions mêmes du candidat: « Par Jupiter! l'endroit est passager, et, même dénuée de signature, l'affiche produira bien quelque effet: en tout cas, elle peut maintenant, sans inconvénient, attirer l'attention des passants sur Julius Polibius.

Le plus comique, c'est que celui-ci a dû, une autre fois en-

soient loin encore de désirer toutes l'entrée de leur pays dans la Société des Nations.

Les femmes présentes à Washington se mirent d'accord pour la déclaration suivante: « Reconnaisant les immenses services rendus par la Société des Nations, la Conférence estime que le gouvernement des Etats-Unis, qu'il entre ou non dans la Société des Nations, doit prendre aussi largement que possible sa part des projets de la S. d. N. et coopérer à son activité. Le Protocole de Genève étant la proposition la plus ferme qui ait jamais été faite de considérer la nation déclarant la guerre comme étant hors la loi, la Conférence estime que les Etats-Unis doivent se préparer à soutenir le Protocole et à en assurer le succès. »

La Conférence recommanda de plus que l'on nommât un sous-secrétaire d'Etat pour la paix, dont la fonction spéciale serait de développer les conditions de bonne entente et de paix internationales. Elle mit sur le cœur, sur la conscience, des millions de femmes que représentaient les déléguées de Washington l'éducation du peuple en vue de la paix, la meilleure compréhension des autres races et la tolérance plus parfaite envers les autres mentalités; elle recommanda d'agir sur la jeunesse, de surveiller les manuels scolaires et aussi les cinémas qui ont une plus grande responsabilité qu'on ne le croit généralement dans l'entraînement de la jeunesse en vue de la guerre.

Après une semaine de travail ardu, après que le président des Etats-Unis, M. Coolidge, eût reçu les déléguées à la Maison-Blanche et approuvé la plupart des désirs exprimés par la Conférence, les déléguées se séparèrent, résolues à travailler pour la paix, sous la direction d'un comité directeur, issu de la Conférence, et formé des neuf présidentes des groupements organisateurs de ces journées mémorables.

V. DELACHAUX.

De-ci, De-là...

Statistique des médecins.

D'après le *Bulletin* du Service fédéral de l'Hygiène publique, le nombre des médecins en Suisse a depuis 1913 augmenté de 2500 à 3000 en chiffres ronds. Et sur ce total, on ne compte que 100 femmes médecins pour toute l'étendue de la Confédération.

Même remarque que pour les femmes avocates dans l'un de nos précédents numéros.

L'«Abri» de Rouen.

Nos lectrices n'ont sans doute pas oublié ce Foyer créé, suivant une inspiration anglo-saxonne, à Rouen, avec le but d'offrir aux femmes et aux jeunes filles une occasion de se développer au point de vue physique, intellectuel et moral, d'éveiller chez elles le sens

core, recourir à la même mesure, au même échoppage, dirions-nous. Ce candidat (à son corps défendant peut-être) semble avoir joui d'une réelle popularité parmi les servantes de cabaret, — à moins que ce ne soit l'effet d'une cabale. Car, sur une autre inscription, voisine de la première, le nom de la recommandante a été également biffé à la chaux et sans doute pour les mêmes raisons.

Des diverses recommandations formulées en faveur de Julius Polibius qui nous sont parvenues, il en est cependant au moins une où le farouche candidat paraît avoir toléré un nom de femme. Il est vrai que cette fois la signataire agissait non pas seule, mais (comme elle le disait expressément) au nom de tous les siens. La chose, dans ce cas, n'était pas compromettante. En outre, à en juger par son nom, cette personne appartenait à une classe sociale honorable et ne devait rien avoir de commun avec le personnel des tavernes.

On pourrait d'ailleurs relever encore une autre inscription féminine en faveur de Polibius, qui n'a pas été non plus censurée. Mais, là aussi, on croit avoir trouvé l'explication. En effet, son nom, à lui, n'est indiqué que par des initiales, et, d'autre part, elles s'accompagnent de celles de quatre autres candidats. Pour cette double raison, sans doute, l'attention inquiète de l'intéressé s'est trouvée cette fois mise en défaut.

* * *

On voit, par ce qui précède, que les femmes dont la propagande s'exerçait par voie d'affiches était, — en grande ma-

de la fraternité sociale et celui de leurs responsabilités vis-à-vis de la société en général. Cette tentative a admirablement réussi, puisque actuellement l'« Abri » groupe plus de 555 membres. Il leur offre, avec un restaurant à prix modique, quelques jolies chambres pour jeunes filles seules, une bibliothèque pratiquant le prêt à l'extérieur, des cours de langues, de chant, de couture, de cuisine, de comptabilité, etc., un terrain de jeux pour les sportives, et plusieurs clubs (discussion de questions sociales ou littéraires, conversation anglaise, etc.) qui en groupant les membres en nombre restreint (dix à vingt-cinq au maximum), leur permettent de mieux se connaître.

Il y a beaucoup d'analogie entre le travail accompli par l'« Abri » et celui de certaines de nos Unions de Femmes en Suisse romande. S'il arrivait à des membres de ces dernières de passer par la Normandie, nous pouvons leur assurer une visite intéressante et le meilleur accueil au Foyer de Rouen (adresse: 8, rue des Arsins).

Choses de la montagne

I. L'INTÉRIEUR GAI.

Il est à la Chaux-de-Fonds un petit groupe d'hommes et de femmes, artistes et théosophes, artisans et intellectuels, adultes et collégiens, modernes chevaliers de la Table Ronde, s'efforçant de servir l'idéal-roi de toutes les façons en leur pouvoir; l'une d'elles m'a enchantée.

Cela commença par de gros paquets de Noël portés dans des familles habitant de si vilains intérieurs qu'on s'est dit: « Rien d'étonnant à ce que les hommes fuient de tels logis et dépensent leurs quelques sous, et aussi à ce que les femmes y soient tout à fait démoralisées. Pour venir en aide à ces pauvres gens, faisons-leur tout d'abord un intérieur gai. »

Comment opère le groupe de l'Intérieur gai? D'abord, il va visiter ces ménages où tout va de travers, et où la misère morale semble émaner de la misère des murs sales. On cause gentiment avec les parents, avec les gosses. On dit au petit garçon: « Ta chambre est bien noire; ne serais-tu pas content si nous la faisons toute belle et toute propre? Oui? Eh bien! c'est entendu, Madame, nous viendrons samedi dès le matin donner un bon coup pinceau. D'ici là vous recurez tout, n'est-ce pas? Prenez de la poudre de Persil, elle dégrasse très bien. »

Et tôt le samedi, le gentil groupe s'ébranle; celui-ci porte l'échelle double, celui-là le pot de couleur, la troisième les grosses brosses, et la quatrième, comme nous ne sommes plus au temps de Malbrough, ploie sous la charge des torchons. La dame du logis

jointé du moins, — d'une extraction très humble. Il y a pourtant, sur les inscriptions électorales de Pompéi, des noms féminins qui sont ceux de familles de haut rang. Le malheur, c'est que cette constatation n'a rien de décisif pour le point en question: les affranchis, hommes ou femmes, prenaient souvent le nom de famille de leurs anciens maîtres, en un geste de reconnaissance envers ceux qui les avaient rendus à la liberté. De telle sorte qu'on ne peut savoir si les signataires aux noms sont de véritables matrones ou seulement d'anciennes esclaves.

Mais, même s'il était prouvé que les femmes de condition relevée n'ont jamais pris part à la propagande qui se traduisait sur les murs, il n'en résulterait pas nécessairement qu'elles se désintéressaient des élections. A plusieurs signes, on peut penser, au contraire, que la gestion des intérêts publics ne laissait pas indifférentes les Pompéiennes, — et plus généralement les Romaines. Mais, quand elles appartenaient à une classe sociale honorale, il leur était difficile d'enfreindre ouvertement les traditions qui leur interdisaient les manifestations extérieures, et faisaient de la maison le domaine propre de l'épouse. La vie domestique, cependant, n'isolait pas la femme de la cité: partageant au foyer l'existence de son mari (contrairement à ce qui se passait chez les Grecs, par exemple), elle assistait aux repas, fait-ce en présence d'étrangers; elle entendait les conversations, recueillait les échos du dehors et se trouvait renseignée sur les questions qui agitaient les citoyens. Il lui était donné ainsi de

recevoir aimablement ou maussadement, suivant son humeur; elle a nettoyé bien ou mal, plutôt mal que bien; mais elle a fait un effort vers la propreté, et c'est déjà quelque chose de gagné.

Bravo! Comme par un coup de baguette magique, le plafond enfumé est devenu blanc et les murs ont revêtu un joli papier neuf. Quand le soir tombe, le misérable logis est transformé; ses habitants ont été enrôlés dans l'équipe et ont travaillé comme des nègres: la maman s'est escrimée après le plancher qui en avait bon besoin; le grand garçon a très bien saisi le procédé de l'encollage du papier; la fillette a fait briller les vitres, et les plus petits ont tendu les brosses à qui les réclamaient.

« Madame, votre chambre est propre comme un sou neuf, tâchez de la garder jolie; voyez, c'est ainsi que se nettoie une boiserie. La saleté, c'est très mauvais pour la santé de vos gosses. Leur faites-vous des bonnes soupes, des légumes? C'est ce qui nourrit le mieux et coûte le moins cher. Votre mari chôme souvent, dites-vous... ah! il boit... Voyons, ne pourrait-on lui venir en aide? » C'est ainsi que, tout le long du jour, pendant qu'on travail gentiment, on accompagne l'aide fraternelle de conseils fraternels. « C'est fini. Suspendons encore ici et là ces deux belles images de l'Illustration qui ont été mises sous verre pour vous. C'est gai, c'est joli, n'est-ce pas? »

Quand le petit groupe se retrouve dans la rue avec son échelle et ses brosses, un jeune homme l'aborde et dit: « Depuis que ma maman a sa belle cuisine propre, elle s'est mise à nettoyer tous les jours et elle nous cuit des soupes. » La maman en question, c'est une buveuse qu'on avait trouvée un jour parfaitement démoralisée dans une cuisine noire de saleté, où elle n'avait même plus la force de préparer une soupe.

« Que fait votre groupe quand ce n'est pas samedi et qu'il ne peinturlure pas les tristes logis de ses tristes protégés? — Il se réunit un soir de la semaine pour garder le contact entre amis et pour faire toutes sortes de travaux: encadrement de gravures, fabrication de jouets pour Noël, etc. — Quelles sont vos ressources? — Une contribution mensuelle de dix sous par membre et, surtout, les dons de ceux que notre initiative intéresse. On nous offre de l'argent pour acheter nos couleurs, de vieilles caisses pour fabriquer nos jouets, des rouleaux de papier de tapisserie et bien d'autres choses encore. — Somme toute, vous rendez un fier service à quelques propriétaires qui négligent d'entretenir leurs immeubles? — Ce ne sont pas les propriétaires qui habitent ces affreux logements, ce sont leurs minables locataires; c'est eux que nous voulons aider. Nous avons plus vite fait de rendre un intérieur gai que d'apitoyer une commission de salubrité publique ou un propriétaire; celui-ci peut d'ailleurs avoir de bonnes raisons pour ne pas faire de réparations. »

Et voilà! Ce groupe sympathique, sans président ni comité, où

se former une opinion. Et si elle avait quelque influence sur son époux, il lui était possible d'agir, par son intermédiaire, en faveur de tel ou tel candidat. Voilà comment, sans compromettre leur nom sur la place publique et sans sortir de leur maison, les femmes étaient à même d'exercer, en matière électorale, une action très réelle. Et c'est bien ce qui paraît s'être produit en plusieurs circonstances.

* * *

Les candidats, de leur côté, ne ressemblaient pas tous à Polibius. Ils n'ignoraient pas la valeur des appuis féminins; bien au contraire, ils s'efforçaient, le cas échéant, de s'en assurer le bénéfice. L'historien Tacite rapporte d'un personnage consulaire que s'il obtint sa charge, ce fut grâce à son habileté à se concilier les sympathies féminines.

Sans doute, les femmes réservaient-elles de préférence leurs interventions pour leurs proches. A cet égard, il faut bien avouer qu'elles y mirent parfois une vigueur quelque peu excessive. Et l'on ne saurait assurément donner en exemple à nos contemporaines cette Romaine de la République qui, pour faciliter l'élection d'un fils qu'elle avait eu d'un premier lit, n'hésita pas à empoisonner son mari, lequel en la circonstance apparaissait comme un concurrent vraiment trop sérieux.

D'une façon générale d'ailleurs, les interventions maternelles dont bénéficièrent divers candidats paraissent avoir été fort ardentes. Elles avaient souvent (du moins si l'on en croit Sénèque) des mobiles assez personnels. Ce philosophe (pas très